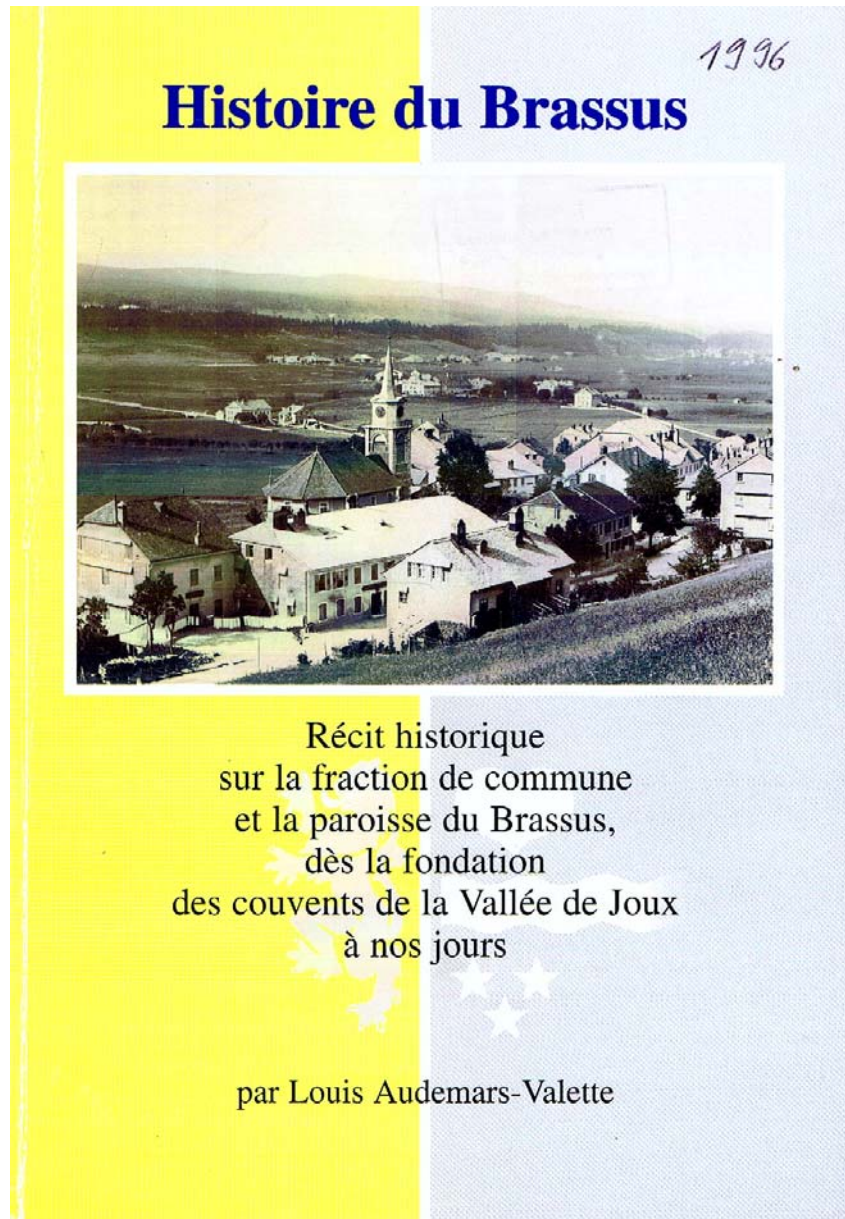


Louis Audemars-Valette, historien local, témoigne lui aussi du passage de Goethe à la Vallée – texte écrit entre 1929-1931 –



Avant de quitter la route du Marchairuz, il pourrait être intéressant pour l'histoire du Brassus, d'y intercaler le récit d'une course qu'y fit, ainsi qu'à la Dent de Vaulion, le grand poète allemand Goethe, dans l'automne 1779. Goethe parcourut la Suisse et visita la haute Vallée de l'Orbe, en compagnie de son ami le prince Charles-Auguste de Saxe-Weimar et du baron de Wedel grand maître des Eaux et Forêts. Le poète avait trente ans, le prince vingt-deux. Goethe éprouvait alors une tendre amitié pour madame de Stein, dame d'honneur à la cour de Weimar. De chaque étape il lui envoyait la relation de son voyage. Ces lettres ont été réunies par Goethe lui-même sous le titre de «Lettres de Suisse». Elles ont été traduites en français par M. Jacques Porchat, qui était vers 1840, professeur à l'académie de Lausanne. Partis de Rolle à cheval dans l'après-midi du 21 octobre, les voyageurs arrivaient au soleil couchant vers le col du Marchairuz. «En nous retournant nous avons

la vue du lac de Genève, des montagnes de la Savoie et du Valais; nous pouvions distinguer Lausanne et à travers un léger brouillard la région de Genève. Le Mont-Blanc, qui domine toutes les Alpes du Faucigny, paraissait toujours davantage. Le soleil se couchait dans un ciel pur : c'était un si grand spectacle que l'oeil de l'homme n'y suffit pas. La lune presque en son plein se leva et nous montions toujours. Nous gravâmes le Jura à travers les bois de sapins». Arrivés au sommet du col, les nobles touristes jouirent d'un phénomène assez rare : un arc-en-ciel lunaire formé par le brouillard qui couvrait la Vallée de Joux.

Le lendemain, Goethe et ses compagnons, guidés par un capitaine forestier du Pays de Vaud, gagnaient le sommet de la Dent de Vaulion. «En montant, nous parlâmes de ces vastes contrées et Etats qu'on pouvait distinguer de ces hauts lieux et, occupés de ces pensées, nous arrivâmes au sommet. Mais un autre spectacle nous était préparé. Les hautes chaînes de montagnes étaient seules visibles, sous un ciel pur et serein; toutes les contrées inférieures étaient recouvertes d'une mer de vapeurs blanches qui s'étendait depuis Genève jusqu'au nord à l'horizon et brillait au soleil. De cette mer s'élevait à l'orient, nettement dessinée, toute la chaîne des montagnes blanches et des glaciers, sans distinction du nom des peuples et des princes qui croient les posséder. Le Mont-Blanc en face nous paraissait le plus haut et immédiatement devant nous quelques cimes basses du Jura. A l'occident, la Franche-Comté termine tout l'horizon, avec ses montagnes boisées qui s'abaissaient en plaine».

Les voyageurs regagnèrent ensuite la maison du Brassus, où ils avaient la veille trouvé l'hospitalité durant les nuits des 21 et 22 octobre 1779. «La société du capitaine nous avait valu d'être logés dans une maison où l'on n'héberge pas d'ordinaire les étrangers. Dans sa construction intérieure, elle ne se distinguait en rien des maisons ordinaires, si ce n'est que la grande pièce du milieu est à la fois cuisine, salle de compagnie et vestibule. D'un côté, le feu était allumé par terre sur des dalles de pierre; une vaste cheminée solidement et proprement lambrissée de planches recevait la fumée; dans l'angle était la bouche du four. Tout le sol était d'ailleurs planchéié, à l'exception d'un petit coin carré vers la fenêtre, autour de l'évier». D'après la description qui en est faite, il est probable qu'il s'agissait de la maison qui devint plus tard la propriété de Auguste Rochat, et actuellement de Paul Reymond (ancienne droguerie, à côté du magasin de sport). Une petite enquête à ce sujet pourrait être intéressante.

Humbert Golay, autre amateur d'histoire locale, avait eu l'occasion, le 23 août 1972, de recopier ce texte directement sur l'original. Nous vous livrons ci-dessous sa belle copie.

Tiré du récit sur la Paroisse du Brassus
écrit par Louis Audemars - Vallette, vers 1927.

Il pourrait être intéressant pour l'histoire du Brassus d'y intercaler le récit d'une course qui y fit, ainsi qu'à la Dent de Vaulion le grand poète allemand Goethe dans l'automne de 1779. Goethe parcourut la Suisse et visita la haute vallée de l'Orbe en compagnie de son ami le prince Charles Auguste de Saxe-Weimar et du baron de Wedel, grand maître des Eaux et Forêts. Le poète avait 30 ans, le prince 22.

Goethe éprouvait alors une tendre amitié pour Madame de Stein, dame d'honneur à la cour de Weimar. De chaque étape il lui envoyait la relation de son voyage. Ces lettres ont été réunies par Goethe lui-même sous le titre de Lettres de Suisse. Elles ont été traduites en français par Monsieur Jacques Porchat qui était vers 1840 professeur à l'Académie de Lausanne.
Partis de Rolle à cheval dans l'après.

-midi du 21 octobre, les voyageurs arrivèrent au soleil couchant vers le col du Marchairuz. « En nous retournant nous avions la vue du lac de Genève. Le Mont Blanc qui dominait toutes les Alpes du Faucigny, paraissait toujours davantage. Le soleil se couchait dans un ciel pur. C'était un si grand spectacle que l'œil de l'homme n'y suffisait pas. La lune presque en son plein se leva et nous montrons toujours. Nous gravâmes le Jura à travers les bois de sapins ».

Arrivés au sommet du col les nobles touristes jouirent d'un phénomène assez rare : un arc-en-ciel lunaire formé par le brouillard qui couvrait la Vallée de Joux.

Le lendemain, Goethe et ses compagnons, guidés par un capitaine forestier du Pays de Vaud, gagnaient le sommet de la Dent de Vauldon. « En montant, nous parlâmes de ces vastes contrées et États qu'on pouvait distinguer de ces

hauts lieux et, occupés de ces pensées, nous arrivâmes au sommet. Mais un autre spectacle nous était préparé: les hautes chaînes de montagne étaient seules visibles sous un ciel pur et serein; toutes les contrées inférieures étaient recouvertes d'une mer de vapeurs blanches qui s'étendaient depuis Genève jusqu'au nord à l'horizon et brillait au soleil. De cette mer s'élevait à l'orient, nettement dessinée toute la chaîne des montagnes blanches et des glaciers, sans distinction du nom des princes et des peuples qui croient les posséder. Le Mont Blanc, en face de nous paraissait le plus haut et, immédiatement devant nous, quelques cimes du Jura. A l'occident, la Franche Combe terminait tout l'horizon avec les montagnes boisées qui s'abaissaient en plaine. »

Les voyageurs regagnèrent ensuite la maison du Brassus où ils avaient, la veille, trouvé l'hospitalité durant les nuits des 21 et 22 octobre 1779. « La société du capitaine nous avait valu d'être logés

dans une maison où l'on n'héberge pas d'ordinaire les étrangers. Dans sa construction intérieure, elle ne se distinguait en rien des maisons ordinaires si ce n'est que la grande pièce du milieu est à la fois cuisine, salle de compagnie et vestibule. D'un côté, le feu était allumé par terre sur des dalles de pierre ; une vaste cheminée, solidement et proprement lambrassée de planches, recevait la fumée ; dans l'angle était la bouche du four. Tout le sol était d'ailleurs planchéié à l'exception d'un petit coin carré vers la fenêtre, autour de l'évier ».

D'après la description qui en est faite, il est probable qu'il s'agissait de la maison qui devint plus tard la propriété d'Auguste Rochat et actuellement de Pascal Raymond. Une petite enquête à ce sujet pourrait être intéressante.

copié le 23 août 1972

Hubert Solay

Goethe cite dans ses écrits, selon le D^r Braüning, historiographe de cet auteur, la grande Troue à aubes sur le cours du ruisseau de Brassus que lui fit voir son hôte Jaques Rochat. Installée derrière l'emplacement de la laiterie actuelle sous une chute beaucoup plus haute au temps de son utilisation industrielle, elle devait présenter, effectivement, un aspect impressionnant. Là était la Grande Forge que Jaquet, beau-frère de Jaques Rochat, possédait en indivision avec Jaques David Rochat de la Lande, ainsi que martinets, charbonnier, scierte, chambres pour le personnel et jardins.

L'utilisation du ruisseau était tout aussi intense au-dessous du pont où les fonds, morcelés à l'extrême, comportaient plusieurs roues qu'un certain nombre de riveains consacraient à diverses industries.